



HAL
open science

Le bonheur selon Voltaire

Guilhem Farrugia

► **To cite this version:**

Guilhem Farrugia. Le bonheur selon Voltaire . Michèle Galy. Le bonheur. Dictionnaire historique et critique, CNRS éditions, 2019, 9782271088383. hal-02573434

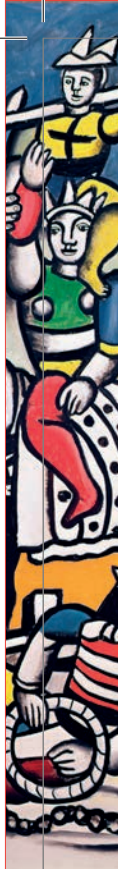
HAL Id: hal-02573434

<https://hal.science/hal-02573434>

Submitted on 14 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le bonheur

Dictionnaire historique et critique

« **C'**est que du bonheur », s'exclame-t-on désormais communément à tout propos!
Mais qu'est-ce que le bonheur? Un désir, une aspiration?

Une disposition d'esprit, une aptitude que chacun posséderait à des degrés différents, l'humanité se divisant entre optimistes et pessimistes?

Notre époque, pourtant lourde d'angoisses en l'avenir, semble en effet obsédée par le bonheur, et faire de l'aptitude à celui-ci une injonction, un ordre politiquement correct: multiplication de « guides » et de manuels, créations de clubs et de think-tank (« Fabrique Spinoza », « ligue de l'optimisme », chaire de « sciences du bonheur », « nobel » d'économie décerné à Angus Deaton pour ses travaux sur bonheur et croissance, mise en place de travaux de recherche sur le thème).

Ce dictionnaire est donc né d'un étonnement sur la place paradoxale prise par une notion fuyante dès que l'on tente de la fixer historiquement et psychologiquement.

Ce dictionnaire se veut donc critique. Croisant des points de vue multiples à travers 230 entrées et 92 auteurs, de la philosophie à la littérature, des arts à la sociologie, de l'économie à la psychologie et à la psychanalyse, des neurosciences à l'histoire (...), il est à la fois instrument de connaissances et invitation à réfléchir sur le contemporain.

L'enjeu de ce dictionnaire réside surtout dans la volonté de questionner les nouveaux clichés sur le bonheur.

Michèle GALLY est Professeur de Littérature à l'Université d'Aix-Marseille. Elle est l'auteur d'ouvrages et d'essais sur la place actuelle de la littérature et sur la fiction médiévale et contemporaine.

?? € prix valable en France
ISBN : 978-2-271-08838-3



9 782271 088383

www.cnrseditions.fr

*La Grande Parade, 1952,
Fernand Léger.
Collection privée ©ADAGP.
© Bridgeman Images/Leemage.*

Maquette: SYLVAIN COLLET



Sous la direction de
MICHÈLE GALLY

Le bonheur
Dictionnaire historique et critique

Sous la direction de **MICHÈLE GALLY**

Le bonheur

Dictionnaire historique
et critique



CNRS EDITIONS

FIÉGERSE

LE BONHEUR SELON VOLTAIRE

Guilhem Farrugia

« La grande affaire, et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux » déclare Voltaire dans sa *Correspondance*. Expérience d'importance, le bonheur est également une « idée-force » de sa pensée, comme l'a montré Robert Mauzi dans *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*. Auteur des articles « Heureux » et « Félicité » de l'*Encyclopédie*, Voltaire justifie l'existence et la légitimité d'un bonheur terrestre et immédiat qui n'est plus fondé sur une félicité éternelle dans l'au-delà. Critiquant la voix pascalienne, il s'émancipe d'une conception religieuse de la félicité, contribue ainsi au déclin de la notion de salut qui s'effectue au XVIII^e siècle et fait émerger une philosophie de l'histoire fondée sur une représentation linéaire et non plus cyclique du temps. Le penseur de la première génération des Lumières s'écarte ainsi d'une philosophie de l'absolu, dépendante d'une pensée théologique. Sa critique du salut est multiple : attaque du caractère dogmatique des religions, mise en lumière de l'imposture du bonheur chrétien, parfois utilisé pour justifier le christianisme lui-même, rupture avec la métaphysique chrétienne et scolastique qui obscurcit l'idée de bonheur, désormais apposée de ce sceau : « N.L. *non liquet*, ce n'est pas clair ».

Lorsque Voltaire traite de « l'idée de bonheur », qui « est une idée abstraite, composée de quelques idées de plaisir », il se dissocie de la conception platonicienne du souverain bien, qui d'ailleurs « n'existe pas », car « il n'y pas d'être général qui s'appelle ainsi ». Il lui substitue une représentation du bonheur d'autant plus moderne qu'elle envisage l'individu dans ses différentes dimensions, le considérant comme un être rationnel, ayant une capacité d'intellection, mais aussi comme un être empirique, sensible et émotionnel. Expérience subjective et intime de l'individu, mais également expérience du lien social, le bonheur ne peut être réduit à l'intellect ; il recouvre tout autant le bien-être corporel de l'homme, sa situation sociale, son expérience intime et affective, mais aussi collective et politique.

Non plus seulement « idée », le bonheur est également un « événement », tout autant qu'un « état » et un « sentiment ». Pris comme « événement », il est extérieur et contingent, participant alors à la « prospérité », qui est une « suite d'événements heureux ». Comme « sentiment », il peut être défini comme « une suite de plaisirs » donnant naissance à un « état » plus ou moins long, « bonheur » à l'échelle d'un moment, « félicité » à l'échelle d'un intervalle plus durable. La durée permet de distinguer plaisir, bonheur et félicité. Mais il n'y a pas entre ces sentiments de différence de nature ; tout au plus une différence de degré : « Le plaisir est plus rapide que le *bonheur*, et le *bonheur* plus passager que la *félicité* ». La conscience n'est qu'une succession d'états distincts et non un courant continu, tout comme le bonheur désigne une « chose passagère » et non une unité ininterrompue. Cette unité n'est au mieux que momentanée, et sa durabilité bien plus fragmentée que continue. C'est le bonheur défini par Rousseau comme sentiment permanent et continuité que Voltaire conteste, niant que cela puisse correspondre à l'expérience humaine. Le bonheur peut en revanche revêtir le caractère de totalité, au sens d'une plénitude de plaisirs qui mêle en une synthèse heureuse ceux du corps, ceux du cœur et de l'esprit.

La conception voltairienne de l'homme prend à rebours celle plus pessimiste de Pascal. Le spectacle du monde est en effet une preuve que « les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte », et le divertissement est un principe social essentiel, « instrument de notre bonheur » en ce qu'il permet de satisfaire les tendances spontanées de l'homme à l'action, au lien social et au plaisir. Voltaire ne défend ni l'égoïsme ni le repos total mais promeut l'altruisme et l'action. Il récuse l'oisiveté au profit de l'occupation, justifiant en même temps le bonheur dans le mouvement : « S'occuper, c'est savoir jouir / L'oisiveté pèse et tourmente ». Même si sa représentation de la condition humaine est souvent sombre, fondée sur une philosophie de l'absurde et manifestant une conscience aigüe du malheur, du mal de vivre et de l'inquiétude, elle

n'a plus la résonance tragique de la voix pascalienne. *Candide* exprime la confiance raisonnée de Voltaire en une justice immanente et sensée assurée par une Providence.

L'anthropologie voltairienne oscille entre euphorie et désenchantement, et sa pensée du bonheur entre optimisme et pessimisme, au gré des vicissitudes de sa vie. L'optimisme du *Mondain* peut être tempéré par les leçons de *Candide* et une *Correspondance* qui considère souvent les hommes comme de « pauvres machines », soumis à « une bonne chienne de condition ». Le tremblement de terre de Lisbonne nuance l'humanisme classique du premier Voltaire et infléchit son optimisme radical en simple philosophie de la sagesse n'excluant pas un relativisme moral. Son optimisme devient alors modéré et restera fortement tempéré par une forte conviction d'inspiration sceptique, selon laquelle le bonheur ne dépend que du hasard, de la fortune et de la contingence des événements. *Candide* montre qu'il ne peut y avoir d'alternative au choix entre « les convulsions de l'inquiétude » et la « léthargie de l'ennui » qui sont « les deux pivots de la vie ». La déclaration-slogan : « Il faut cultiver son jardin » ne résout pas l'alternative mais confirme que l'un des deux termes de cette oscillation fondamentale consiste à accepter l'ennui pour ne pas sombrer dans l'angoisse.

Cette variation oscillatoire entre une morale pessimiste et une sagesse optimiste équilibre le discours voltairien sur le bonheur, qui reste à chercher dans l'état intermédiaire entre « insipidité » et « trouble ». L'art de jouir suppose également la recherche d'un tel équilibre, entre négation du désir et illimitation de celui-ci, entre immobilité mortifère et action haletante, pour donner à toutes les dimensions de l'être un rythme, une temporalité heureuse. Dans sa pièce en vers *Sur l'usage de la vie*, « pour répondre aux critiques qu'on avait faites du *Mondain* », il y défend une variation des plaisirs et une morale de la modération, consistant à faire preuve de mesure dans l'usage des plaisirs. Il plaide pour un sage épicurisme, au sens où celui-ci désigne non pas un hédonisme et une apologie des passions, mais tout au contraire une capacité à faire preuve de mesure et à maintenir l'âme en équilibre. Seule l'amitié tolère de déroger par « l'excès » à cet équilibre salvateur, ainsi que l'amour, qui procure un « plaisir ineffable » et qui implique un sens qui est « le plus exquis de tous ».

Selon Michel Delon dans *Le Bonheur au XVIII^e siècle*, c'est la « plénitude » qui caractérise le bonheur chez Voltaire, qui peut dès lors être défini comme expérience de la plénitude existentielle, mêlant et entrecroisant des données sensorielles, corporelles, intellectuelles et sociales. Sous l'influence de la philosophie empiriste anglo-saxonne, Voltaire fait de l'activité sensorielle une source essentielle de bonheur. Sentiment intime et subjectif, dont nul que soi ne peut être juge, le bonheur suppose de satisfaire ses sens, de cultiver un art de vivre permettant d'apprécier le bien-être corporel généré par une suite de sensations agréables. « Disposition de l'âme » qui « dépend de nos organes », le bonheur résulte avant tout pour l'individu de la jouissance de la santé et des plaisirs des sens, mais pas seulement. La plénitude de l'état heureux implique de satisfaire tout autant le corps que l'âme, tout autant les sens que l'esprit. L'exercice de l'intellect et de la faculté de penser permet d'expérimenter le « bonheur philosophique » et d'accéder au « plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots ». L'équilibre entre les plaisirs mondains et une solitude trop extrême se focalise chez Voltaire dans cette jouissance de l'intellect, comprise tout à la fois comme douceur du contact à soi-même, remède à l'ennui, délectation de la fiction de pensée et limitation d'une expansion étourdissante de soi dans le monde.

Expérience sensible, corporelle, affective et intellectuelle, le bonheur consiste également en une plénitude sociale et collective. Véritable philosophie morale du lien social, la bienfaisance est l'une des garanties fondamentales du bonheur social, mais elle génère également le bonheur personnel, à condition pour l'individu de saisir que l'on n'est pas heureux mais qu'on le devient, et que la vertu

suppose combat, effort et devoir. Même si le bonheur est favorisé par l'évasion que garantit une « petite retraite », le patriarche de Ferney exalte constamment le bonheur de la sociabilité, récusant le lien rousseauiste entre solitude, bonheur et retraite. Il concède à la solitude les vertus de « l'approfondissement de l'énergie intérieure » et de l'évasion mais ne développe pas une philosophie du bonheur fondée sur une dynamique de l'isolement. Au niveau collectif, la circulation des richesses et des biens matériels peut être l'indice de la prospérité d'une nation. Même si les articles « Souverain bien » et « Félicité » du *Dictionnaire philosophique* martèlent que le bonheur ne dépend pas de la condition, qu'il en est indépendant, l'argent demeure selon Voltaire un moyen de jouir en favorisant l'accès à une situation d'aisance. Le bonheur qu'il évoque dans *Le Mondain* lie la notion de bonheur à celle de civilisation et justifie un art de vivre aristocratique accessible aux privilégiés par le luxe. Confiant dans le progrès de la civilisation dans le contexte de prospérité économique de la Régence, il pense ainsi l'échange, le développement des sciences, du commerce et du luxe comme capables d'instaurer la paix sociale et le bonheur collectif.

Bibliographie :

Jacques Berchtold et Michel Porret (éd.), *Être riche au siècle de Voltaire*, actes du colloque de Genève, 18-19 juin 1994, Genève, Droz, 1996.

Michel Delon (éd.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, Quadrige, « Dicos poche », 2007.

Michel Delon et Guilhem Farrugia (éd.), *Le Bonheur au XVIII^e siècle*, Poitiers, *La Licorne*, PUR, 2015.

Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Slatkine, 1979 [1960].